

Négatif

Bulletin irrégulier – Décembre 2019 – n° 27

Nous avons un monde à conquérir



Dire d'un mouvement qu'il est défensif ne le rend pas infréquentable. Faute de mieux, nous passons notre vie à nous défendre, individuellement ou collectivement, dans le milieu du travail ou ailleurs. Et il le faut bien, si nous ne voulons pas nous faire écraser par un petit ou un grand chef, un patron ou un directeur d'administration. Le problème commence lorsque l'on considère les divers mouvements d'ampleur qui ont émaillé les dernières années, voire les dernières décennies. Tous, par la force des choses, ont été défensifs, tous, à de rares exceptions, ont échoué, et les victoires ponctuelles se sont transformées en défaites au fil du temps. La bourgeoisie sait ce que c'est que la lutte des classes, elle la mène sans relâche, avec opiniâtreté et savoir-faire, son savoir-faire, celui qui fut toujours le sien, pétri

d'idéologie, de manipulation et de violence. La bourgeoisie, la plupart du temps, a mené la danse, et lorsque qu'elle a dû temporiser, elle a su réagir. Elle a su reprendre, en cinq décennies, d'abord prudemment, puis en accélérant le rythme, tout ce qu'elle avait concédé dans l'après-guerre. C'est elle qui impose son calendrier, celui de ses « réformes », singeant, s'il le faut, la concertation, brandissant la « pédagogie », comme on brandissait, autrefois, le martinet réservé aux enfants récalcitrants, et ouvrant toutes grandes les vannes de la répression quand il le faut, comme récemment, contre les gilets jaunes. Et il le faut de plus en plus souvent, si bien qu'il règne tout de même une drôle d'atmosphère dans les rues des grandes, et même des plus petites villes depuis maintenant une année, les jours de manifestation, mais pas seulement. Une

drôle d'atmosphère, à laisser songeurs nombre de ceux qui s'étaient béatement laissés bercer par les paroles toujours en évolution de la fable démocrate. Mais c'est peut-être cela, la Démocratie AOC !

La grève du 5 décembre contre ladite réforme des retraites, dont nous verrons bien si elle sera massive et illimitée, s'inscrit, de prime abord, dans le cadre de ces mouvements défensifs. Elle interviendra, en pleine phase d'accélération de l'offensive folle et destructrice du capital en route vers le néant, dans le prolongement du mouvement de résistance des gilets jaunes. C'est contre ladite réforme des retraites qu'il s'agit aujourd'hui de se défendre. Son contenu illustre bien la considération décroissante de la confédération des « managers » pour tous ceux qui ne lui servent désormais plus à rien, en l'occurrence les retraités, devenus boulets au même titre que les chômeurs, pour ne citer qu'eux. Ce qu'il faut surtout retenir, c'est que pour ces gens-là, nos existences ne valent plus tripette à partir du moment où elles ne peuvent plus être mises à leur service. À

travers cette « réforme », c'est la logique inhumaine d'un système qui est mise à nu par ses propriétaires, même. C'est contre cette logique qu'il s'agit de se battre au mois de décembre et après. Le mouvement des gilets jaunes s'est affirmé, au fil des mois, comme la conscience de plus en plus aiguë qu'il n'était plus possible de s'embourber dans la routine des journées d'action et des lendemains de dépression. C'est une aspiration beaucoup plus profonde qui a commencé, concrètement, à se frayer un chemin, à travers les communautés ouvertes et fraternelles des ronds-points. Cette aspiration-là est irréductible à toute forme de réformisme, à toute forme d'aménagement de la survie. Elle a toujours été là, présente, lors des mouvements qui se sont développés depuis des années, mais elle est restée sous-jacente. Il faut désormais qu'elle s'exprime, par les mots et par la pratique.

En décembre, et après, ce n'est pas seulement contre ladite réforme des retraites que nous ferons grève, mais contre le monde du capital et sa barbarie annoncée.■

Le Tunnel

Un dimanche soir, un étudiant suisse prend le train pour Zürich. Mais, événement étrange, ce dernier s'enfonce dans un tunnel anormalement long. Le jeune homme s'en inquiète, mais il est apparemment le seul. Pour le contrôleur et les passagers, tout paraît normal. « Il y aura eu du mauvais temps tout à coup, d'où cette obscurité, un ouragan peut-être », déclare le premier qui, en tant qu'employé des chemins de fer, se doit de fournir une explication et va jusqu'à nier l'existence du tunnel. Pour les passagers, rien d'anormal. « Les gens qu'il croisait avaient l'air très calmes ; [...] il ne voyait personne qui eût pu passer pour inquiet. [...] Au wagon restaurant aussi, tout était comme d'habitude, à cela près qu'il n'y avait plus une place de libre et que le tunnel, normalement,

aurait dû frapper l'un ou l'autre des voyageurs, ou du moins le personnel qui servait des escalopes viennoises et du riz. » Quelques-uns d'entre eux donnent cependant une explication. Pour l'un, rien d'étonnant : « La Suisse bat le record du monde en tunnels. » Il ne tient d'ailleurs pas à être dérangé, il est plongé dans une partie d'échecs. Un autre se contente d'une seule parole : « Simplon ». Le Simplon est en effet un long tunnel, mais il n'est pas situé à cet endroit. Tant pis pour la géographie de la Suisse. Tant pis pour la clairvoyance. L'étudiant rencontre alors le chef de train dont le premier réflexe est de nier, lui aussi, le caractère étrange et inédit de la situation. Mais il finit par proposer au jeune homme de se rendre dans la locomotive. C'est une

véritable aventure, puisqu'il leur faut passer par l'extérieur du train. Ils finissent par atteindre, au péril de leurs vies, la cabine du conducteur. Ce dernier a disparu, il a vraisemblablement sauté. La vitesse du train augmente, il atteint une vitesse folle dans une descente toujours plus raide et plonge désormais vers les entrailles de la Terre.

En 1952, lorsqu'il écrivit cette nouvelle intitulée « Le Tunnel »¹, l'écrivain suisse de langue allemande Friedrich Dürrenmatt avait peut-être en tête la situation internationale du moment. Les bombes atomiques lâchées sur Hiroshima et Nagasaki, sept ans auparavant, avaient plongé l'humanité dans une nouvelle ère, et la guerre froide faisait planer de sombres perspectives. Mais l'apocalypse nucléaire, aussi anxiogène fût-elle, n'était qu'hypothétique, et ne s'est d'ailleurs pas produite, même si par ailleurs les guerres, de par le monde, continuent à engendrer leurs désastreux effets. Mais l'œuvre de Dürrenmatt revêt aujourd'hui une nouvelle et tragique portée : la catastrophe écologique qui s'annonce, dont nous connaissons les premiers effets (vie animale en cours d'extinction, phénomènes climatiques extrêmes), n'est plus une hypothèse. Le train du capital s'emballe et nous plonge dans une nuit spectrale. Ceux qui « contrôlent » aujourd'hui nos vies ne peuvent plus se permettre de nier les faits. Au vu des derniers records de température (plus de 46 degrés en France), qui n'attendent que d'être battus, et ils le seront prochainement, les experts en météorologie n'ont même plus la possibilité de puiser dans les relevés des cent cinquante dernières années une seule occurrence qui nous permettrait encore de nous faire douter : cela ne s'est tout bonnement jamais produit. Et les grêlons comme des boules de pétanque de hacher menu récoltes et constructions, et les inondations de tout emporter, et les glaciers, petits et grands, de fondre, de s'écrouler... Nous voyons mettre à mal sous nos yeux un univers de beauté dont nous ne prendrons

¹ Friedrich Dürrenmatt, « Le Tunnel », in *La Ville*, Paris, Albin Michel, 1988.

peut-être la mesure que lorsqu'il aura disparu. Ou plus vraisemblablement, qui est ou sera encore capable de sentir cette perte irrémédiable du monde, de cette nature qui est aussi la nôtre ? Aussi les mouvements qui se sont développés ces derniers mois ne se montrent-ils qu'assez médiocrement à la hauteur des enjeux.

Les manifestations contre le réchauffement climatique qui ont réuni une partie de la jeunesse de plusieurs pays sont certes le signe d'une forme de prise de conscience. Il reste à voir si cette conscience écologique restera plantée en chemin, ou si elle s'affinera au point de remonter jusqu'aux causes premières de la catastrophe qui n'est d'ailleurs pas seulement écologique, à savoir le pouvoir de classe, le pouvoir de ceux qui font fonctionner à leur profit la machine à produire. Ils ne se soucient des conséquences qu'à partir du moment où elles entravent leur toute-puissance et sont prêts à envisager des aménagements seulement dans la mesure où ils s'annoncent hautement lucratifs.

Il est d'ailleurs inexact de prétendre que nous sommes entrés dans l'ère de l'anthropocène, ce qui voudrait dire que toute société humaine est vouée à détruire la nature. C'est plutôt de capitalocène qu'il faudrait parler. Ce n'est pas incidemment que la machine industrielle capitaliste se révèle destructrice pour la nature. Elle l'est dès l'origine, et c'est la recherche du profit qui en est la cause, ce que souligne Marx, en 1867 : « Ce n'est qu'avec la machine à vapeur à double effet de Watt que fut découvert un premier moteur capable d'enfanter lui-même sa propre force motrice en consommant de l'eau et du charbon et dont le degré de puissance est entièrement réglé par l'homme. Mobile et moyen de locomotion, citadin et non campagnard comme la roue hydraulique, il permet de concentrer la production dans les villes au lieu de la disséminer dans les campagnes. »² L'utilisation, dans l'industrie du coton et de la laine, de machines à vapeur fonctionnant au charbon, et donc extrêmement

² Karl Marx, *Le Capital*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1972, p. 920.

polluantes, en remplacement de machines hydrauliques situées au bord des cours d'eau et n'occasionnant aucun rejet dans l'atmosphère, permet alors aux capitalistes d'avoir accès à une main d'œuvre concentrée dans les villes et donc bon marché, et ce malgré le coût d'acquisition et de fonctionnement de telles machines.³ Cet exemple, à lui seul, met en évidence la logique du capital, faite de calcul, d'absence totale de scrupules, d'opportunisme et de violence, contre les hommes, les êtres vivants et la nature en général. Il n'y a certes rien de très nouveau, mais il est absolument nécessaire de le rappeler en des temps où la fausse conscience fait retomber la responsabilité du désastre écologique sur l'homme en général, et donc sur chaque individu. Cette fausse conscience est la conséquence du travail idéologique du capital qui voudrait apparaître aujourd'hui comme le seul recours possible contre les nuisances dont il est, lui, entièrement responsable.

C'est dans ces limites que s'inscrit la prétendue transition écologique. C'est dans cette optique de sauvegarde de ce qui pour eux est essentiel que le pouvoir invite, que les médias tentent de façonner une figure de proue du combat écologique de la jeunesse, même si cela ne se passe pas aussi bien qu'ils l'auraient souhaité. Nous connaissons ce classique de la récupération de ceux qui n'ont pas su, ou pas voulu, se placer sur le terrain de la lutte pour l'abolition de la société spectaculaire et marchande. C'est un peu comme si, dans le train dont Dürrenmatt narre la triste destinée, le contrôleur avait annoncé aux passagers commençant à s'émouvoir et à manifester leur agacement, que la compagnie de chemins de fer veillerait à l'avenir à munir le tunnel de jolis néons verts, afin d'en rendre moins stressante, voire agréable, la traversée. Et chacun, rassuré, serait retourné à son escalope viennoise ou à son jeu d'échecs. Nous avons déjà abordé ce sujet sous des

³ Il faut lire à ce sujet les développements de Franz Fischbach dans l'Introduction de son livre *Après la production*, Paris, Vrin (Les Moments philosophiques), 2019, p. 7 à 19.

angles différents dans plusieurs articles.⁴ Nous y dénonçons l'illusion d'un capitalisme vert réconcilié avec les besoins humains et la nature. Nous y mettons en garde contre le phénomène d'accélération totalitaire dont les bases sont déjà en place, l'ordre vert servant à justifier l'ordre tout court pour la perpétuation de la domination capitaliste. Et tout laisse entendre que c'est dans cette voie que nous sommes déjà engagés. Les représentants de la domination ont tellement confiance dans le succès de leur pseudo-combat pour le climat, tant les faits, presque chaque jour désormais, viennent contredire leur discours, qu'ils se sentent contraints, pour mieux se prémunir, d'abattre une de leurs dernières cartes, avant le renforcement des mesures autoritaires auxquelles nous avons déjà commencé de goûter : l'adaptation obligatoire aux nouvelles conditions d'existence.

Il faudrait, donc, que nous nous adaptions ; que nous nous adaptions à avoir chaud, certes, comme nous nous sommes déjà adaptés, depuis plusieurs décennies, à la dégradation de nos conditions de survie ; que nous nous adaptions, nous autres, faits de chair et de sang, mais surtout de désirs et de rêves, que nous nous adaptions non seulement à l'horreur climatique, mais aussi à l'horreur technologique, avatar ultime de l'horreur économique ; nous, qui brûlions déjà la plus belle part de nos jours dans les usines à produire des marchandises, de l'idéologie et toute la pacotille de l'insignifiance, à moins que ce ne soit dans les salles d'attente du monde clos et de plus en plus restreint de ceux qu'on consent à exploiter, que nous nous adaptions, comme les derniers des Epsilon-Moins⁵, à passer une part de plus en plus grande devant des écrans qui ont rendu longs et difficiles, kafkaïens, comme autant d'insultes à l'intelligence, les moindres démarches, les faits et gestes les plus anodins de la vie

⁴ Voir « Qu'elle est verte ma monnaie », *Négatif* n°12 et « Aux avant-postes du décentrage de la critique », *Négatif* n°20.

⁵ Pour la définition de l'Epsilon, voir Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*.

quotidienne aliénée qui était déjà la nôtre ; que nous nous adaptions enfin à côtoyer la brutalité tatouée et connectée ainsi que le vide sidéral de ceux qui, pauvres produits de cette colonie pénitentiaire qu'est en passe de devenir ce que l'on pouvait peut-être encore, jadis, appeler une société, se sont définitivement adaptés. Définitivement. Au vu de ce qu'ils mangent aujourd'hui, ils n'auront aucun mal à croquer des insectes d'ici peu. Alors, les escalopes viennoises de Dürrenmatt apparaîtront à rebours comme de l'ambrosie avant le crépuscule des dieux. Mais peu importe : ils ne mangeront plus, ils combleront des déficits en protéines ; ils ne boiront plus, ils s'hydrateront pour « faire face aux grandes chaleurs ».

Adaptons-nous donc, soyons les complices, les vecteurs de la fin de notre humanité, celle qui nous définit en tant qu'êtres humains, qui était notre seule véritable richesse et nous laissait entrevoir les cent mille possibilités d'une vie extensible à l'infini. « Nous étions faits pour ne mourir jamais », écrivait en ce sens Vaneigem dans *Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations*, et il fallait bien faire preuve d'une bonne dose d'aveuglement universitaire pour

voir dans cette phrase autre chose qu'une aspiration à la beauté et à la poésie. Mais nous allons faire l'expérience inverse : celle des morts vivants, celles des surnuméraires, à savoir de ceux dont l'existence n'est plus productive et n'entre pas dans les algorithmes. Dans la logique du capital, la vie devient un handicap. Chaque jour qui passe nous le démontre. C'est à se demander si l'utopie ultime du capital ne serait pas un monde automatique où seules subsisteraient des machines, capables de se reproduire entre elles à moindre coût, de se réparer, de s'échanger des marchandises, de s'exploiter les unes les autres sans que les machines subalternes ne se révoltent contre les machines dominantes ; capables, pourquoi pas, de se faire la guerre, comme dans les jeux vidéo. Il resterait peut-être aussi quelques élus transhumains. Peut-être. Et alors, au diable la qualité de l'air, des eaux, au diable les radiations, au diable la vie animale et végétale ! Tout serait possible, enfin, sans les hommes. La vie, décidément, au regard de la logique économique, revient bien trop cher.

Et nous, qui aspirions, et aspirerons toujours, à un monde débarrassé de la marchandise, de l'argent ! ■



Sur fond d'air du temps vicié

Communisme encore

«La pratique du communisme pourrait bien se révéler être, non plus l'aboutissement d'une longue et douloureuse marche pour enfanter une révolution, mais l'une des conditions préalables participant au renversement de ce monde. Il en est pour penser que le communisme commence ici et maintenant. Nous en sommes », Daniel Denevert, *Dérider le désert*, 2019. Nous pourrions nous aussi en être mais tout de même...

L'idéologie communiste produite par le Parti faisait de l'avenir un fétiche. En tant que tel il s'agissait d'un moment séparé de la durée temporelle du processus historique. De plus, la formation instituée au sein des partis communistes consistait à faire comprendre qu'il ne saurait être question que la classe ouvrière puisse avoir une pratique autonome. Ce genre de « communisme » conjurait ainsi toute initiative incontrôlée. En ce sens, « la pratique du communisme » devait être précédée par une marche longue et douloureuse, pour le plus grand profit idéologique de la seule l'autorité du Parti qui en détenait le terme. Tous les insoumis, et d'abord ceux d'Espagne (juillet 1936 à Barcelone), savaient très tôt qu'il fallait rompre avec cette emprise sur le prolétariat. Ils n'ont pas attendu Georges Guingouin pour le savoir et le refuser. Et il se pourrait bien que la pratique renouvelée du communisme à l'époque de la disparition de toute identité ouvrière soit la seule condition au renversement de ce monde. Il n'y a rien à attendre d'une socialisation du marché capitaliste mondial. Non plus que d'une révolution politique qui veut seulement modifier le système institutionnel. Cette pratique est en effet l'action généralisée de négation du capital ; action qui a son *rythme propre* : elle se manifeste progressivement puis brusquement. La prise en compte de la nécessité du moment immédiat (l'immédiateté du communisme), de l'ici-et-maintenant dans la pratique du communisme, doit tout pareillement savoir attendre. Cette action portée par des communistes qui ont encore à se manifester est avant tout un processus qui intègre le passé et le présent et où une négation active (parce que consciente et volontaire) ouvre une brèche. Ce n'est qu'à partir d'elle qu'un avenir autre que celui d'un futur programmé se dessine. À la faveur de la crise actuelle, il y a dans le présent quelques présuppositions réelles à la future société sans classes qu'il s'agirait de rechercher en se hâtant lentement, et ce à rebours de toute espérance utopique où il s'agirait de « construire une espérance capable de rassembler et de mobiliser ». Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas besoin d'une nouvelle subjectivité passionnée apte à l'imagination, mais que cela n'a rien à voir avec un quelconque idéal kantien du devoir-être. Il s'agit de mener l'action à partir de ce qui est là et avec les moyens dont on dispose. C'est peut-être ainsi que nous aurons des chances de passer à autre chose, en rompant avec une représentation de la révolution comme n'étant qu'une transition obligatoire et devant être conduite par un gouvernement populaire (ou de transition), donc par l'État.

L'universel et le commun

Il sera toujours possible d'avancer que, désormais, étant donné le cours présent de cette société, une critique unitaire, une référence au communisme et au prolétariat, sont devenues caduques parce que ne pouvant plus correspondre en tant que telles au moment présent de cette même société. Pourtant cette conception contestable ne s'identifie pas forcément à la fausse critique qui œuvre partout où règne la décomposition des milieux qui prétendent lutter contre la domination. La fausse critique est à la recherche de la dernière avancée dominatrice qui est supposée accumuler en elle le plus d'oppression et vis-à-vis de laquelle toutes les autres sont remises (les diverses oppressions étant conçues comme relevant de systèmes séparés qu'il s'agirait de combiner au mieux de certains intérêts particularistes : universitaires, politiques ou religieux). C'est ainsi que les multiples luttes minoritaires se doivent de converger à partir de leurs

séparations, afin de produire une accumulation inverse censée œuvrer à l'émancipation postmoderne. Cette approche de la contestation hache à l'infini le tort universel fait au genre humain dans la société du capital. Mais il ne s'agit même plus d'un tort particulier (ou singulier) mais d'un tort proche du zéro : un tort divisible à l'infini, s'approchant de zéro, sans jamais l'atteindre pourtant. Que peut-il alors y avoir encore de commun entre les individus réduits à des monades dans ce cas ?

Nominalisme

À partir du moment où la toute dernière lutte minoritaire connue a repéré son oppression – carat de pureté jamais égalé – elle s'attaque à une construction sociale. Et c'est toujours le langage qui, en dernière instance est considéré comme son centre normatif, centre autour duquel tournent toutes les autres oppressions devenues relatives. Il y a bel et bien « la tentation – nominaliste – de la dissolution du réel dans les apories et les arguties du langage ». Déconstruire l'agencement normatif que recèle ce centre est l'activité principale de cette nouvelle idéologie militante. Il ne s'agit en fin de compte que d'une question de noms et de performativité des actes de langage. Ce qui est construit pourrait se déconstruire à l'envi. Comme ce genre de petite opération est plus difficile lorsqu'il s'agit des déterminismes propres aux rapports sociaux de classe, on préférera les oublier. Cette idéologie militante nous dit toujours « mais cela n'existe pas, en faisant un clin d'œil, dont la science officielle use volontiers, dès qu'en sont mentionnées des entités gênantes telles que classes, idéologie et plus récemment même, société ».

Indécence des sectes

On ne compte plus dorénavant les petites sectes diffuses et transversales aux institutions qui se veulent à la pointe du combat politique à gauche, fortes qu'elles seraient de leurs petites trouvailles langagières censées déranger la construction instituée de telle ou telle supposée identité. L'usage d'« une catégorie performative qui fait croire en faisant voir, donne consistance politique à ses énoncés et impose une marque immédiate d'unité et d'homogénéité ». En voulant retourner de manière obsessionnelle et plaintive le stigmate de la victime opprimée qu'elles pensent représenter, ces sectes génèrent un vrai code mortifère de comportement permettant d'exclure. Attention à l'indécence !

Décrépitude de la critique

Mais, en produisant la critique de ce phénomène militant, avisons-nous du risque de nous abîmer dans de petites guerres picrocholines, tellement la tentation pourrait être grande d'enfourcher à notre tour une identité contraire face à ces « formes de lutte identitaires et affinitaires démultipliées ». Une identité universaliste, par exemple (ce qui n'aurait aucun sens). Et il n'est pas sûr que, pour comprendre ce délire militant, il faille seulement se référer aux « Cultural studies » où le rapport à la culture (médias, cinéma, presse) est envisagée « comme mécanisme central de l'analyse sociale ». Ou même à l'importation d'outre-Atlantique de la « French Theory » (Foucault, Derrida, Barthes, Baudrillard voire Deleuze, retravaillés par des universitaires de là-bas). La critique du tiers-mondisme serait tout autant un guide pertinent parce qu'elle pointe l'attrait sidérant que produit l'exotisme de lointaines luttes (avec ses icônes remarquables). L'idéologie tiers-mondiste oblitère à la fois le pouvoir étatique autoritaire et le devenir de la lutte des classes. Mais il faut surtout dire que ce milieu de la contestation des dominations a perdu le sens historique de la situation présente et a oublié le fondement social de toute critique. La décrépitude de la critique pourrait tout aussi bien s'expliquer par la perte du raisonnement logique que l'on acquiert dans la pratique d'un dialogue et à partir duquel l'on sait se situer face au

passé, avec la claire conscience que le présent est historique et que le devenir est antérieur au passé.

Intégration

Cette tendance branchée (nominaliste et constructiviste) use de la tactique consistant à employer un langage démocrate pour se faire reconnaître. Mais c'est une tactique sans perspective stratégique : elle ne cherche en aucun cas à constituer un levier pour une transformation des structures sociales, mais à tirer un pauvre bénéfice politique immédiat et à reproduire son idéologie propre.

Renversement de perspective

Le commun de l'avenir ne peut résider dans ces formes de rapports sociaux gouvernés par la logique du capital. Les « commons » pré-capitalistes font pourtant les choux gras contemporains des sociaux-démocrates : ils pensent pouvoir restaurer un « welfare state » rehaussé par une régulation de la finance mondiale. C'est d'une autre perspective dont nous avons besoin. L'absence prolongée d'une force sociale contraire à ce monde ne doit malgré tout pas éclipser cette idée selon laquelle l'organisation du monde que nous subissons n'est pas la nôtre, qu'en conséquence, ce monde reste à supprimer positivement. L'insubordination, la révolte et la résistance y contribuent le plus. ■



Contact : negatif@ouvaton.org

Site : <http://bulletin-negatif.org>

Adresse postale : Négatif c/o Échanges BP 241
75866 Paris CEDEX 18